



Dazai au bar Lupin, dans le quartier de Ginza, à Tôkyô (1946).
Photo de Hayashi Tadahiko.

DAZAI Osamu

Cent vues du mont Fuji

Récits traduits du japonais
par Didier Chiche

Edition établie par Ralph F. Mc Carthy

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE



Éditions Picquier



Dazai chez lui, à Mitaka, en 1947.

Introduction

Dazai Osamu est mort en 1948, mais il fait toujours l'objet d'un culte au Japon. Pour avoir été en révolte contre une société extrêmement rigide et conformiste, il demeure l'éternel favori des jeunes gens, sa réputation étant d'ailleurs fondée sur sa vie plus que sur son œuvre. Riche héritier d'une famille de la classe dirigeante qui le bannit pour avoir sympathisé avec les idées communistes, vivant avec une geisha de basse extraction, laissant une jeune femme, qu'il connaissait à peine, mettre fin à ses jours dans le premier de ses trois « suicides d'amour » et, comble du scandale, exploitant ces événements pour en faire la source de son inspiration littéraire. Grand amateur de femmes, égoïste, pleurant, gémissant, cet enfant terrible fut à contre-courant de la littérature établie, sage et bien-pensante, dès le moment où il apparut sur la scène littéraire. Toxicomane, il avait aussi la manie de la persécution, ce qui lui permettait d'être son propre laudateur en même temps que son plus féroce critique envers lui-même. Il fut encore le seul écrivain japonais à produire une œuvre littéraire prolifique de qualité à la fin des années trente et au début des années quarante, alors que la nation tout

entière embrassait une idéologie militariste et un fanatisme patriotique. L'écrivain le plus populaire de l'après-guerre mit fin à ses jours au sommet de sa gloire en se jetant dans une rivière avec une maîtresse névrosée et obsédée par la mort, laissant derrière lui une femme sans le sou avec trois enfants en bas âge, ainsi qu'une seconde maîtresse avec un enfant qu'il n'avait jamais vu. Une vie fascinante à bien des égards et que personne d'autre que Dazai lui-même ne pouvait mieux raconter.

Il fut, à l'origine, un écrivain de nouvelles. Bien qu'il ait usé d'une étonnante variété de techniques, de styles et de voix tout au long de sa carrière, environ un tiers de sa prodigieuse production littéraire prit la forme de ce que nous appellerons, à défaut d'un terme plus approprié, « une fiction autobiographique », c'est-à-dire des nouvelles à la première personne, façonnées à l'image de sa propre vie. L'objet de ce livre est de présenter quelques-unes de ses meilleures œuvres comme une série, sommairement chronologique, d'autoportraits : certaines de ces nouvelles sont plus fictives que d'autres, mais toutes sont nourries de la vie de l'auteur.

Dazai Osamu était le nom de plume de Tsushima Shûji. Né le 19 juin 1909 dans le village de Kanagi, district nord de Tsugaru, préfecture d'Aomori (tout au nord du Honshû, la principale île du Japon), Shûji était le huitième enfant de Tsushima Gen'emon et de sa femme Tane. Tsugaru n'était qu'un modeste district agricole, mais les Tsushima faisaient partie des plus riches propriétaires de la préfecture d'Aomori et



Tsushima Shûji (deuxième à partir de la gauche)
dans le jardin de la maison de famille à Kanagi, en 1920.

exerçaient une influence politique considérable. Dans ses plus jeunes années, Shûji connut à peine ses parents. Il fut élevé par une nourrice, recueilli par une tante, puis confié aux soins d'une gouvernante qui devait complètement disparaître de sa vie avant qu'il n'intègre le cours élémentaire. Il fut le meilleur élève de sa classe tout au long de ses études primaires. En 1923, l'année où il allait commencer ses études secondaires, son père mourut et son frère aîné, Bunji, devint chef de famille.

Shûji était bon élève au collège et excellait en composition. Il publia sa première nouvelle en 1925, dans un magazine de son école. Pendant toute la durée de sa scolarité, il publia des essais dans des publications étudiantes et dans de petits journaux littéraires. Il fut reçu en 1927 au Centre d'études supérieures de

Hirosaki et habita chez un parent éloigné. En juillet de la même année, Akutagawa Ryûnosuke se suicida. Cet événement affecta terriblement Shûji, qui idolâtrait l'écrivain, et modifia radicalement son comportement : il se mit à négliger ses études et, au lieu de consacrer son temps à l'écriture, commença à rechercher la compagnie des geishas, à s'habiller avec une élégance recherchée et à fréquenter des restaurants de luxe. A l'automne de la même année, il rencontra une apprentie-geisha qu'il devait épouser plus tard.

En contradiction avec ces tendances de dandy quelque peu décadentes et avec son statut de fils de famille, il manifesta un très grand intérêt pour le marxisme qui, en dépit de l'interdiction gouvernementale, prit fortement racine au Japon pendant les années de difficultés économiques, vers 1920. A la fin de 1929, il commença une nouvelle intitulée *Une génération de propriétaires terriens*, réquisitoire contre les traitements cruels infligés aux ouvriers agricoles employés par les riches familles, comme la sienne.

Ce fut pendant la nuit du 10 décembre 1929 – à la veille des examens de fin d'année – qu'il absorba une dose importante de Calmotin (un soporifique qu'il utilisait régulièrement et avec lequel il essaiera à trois reprises de se donner la mort) et sombra dans l'inconscience jusqu'à la fin de l'après-midi suivant. Il décrivit l'incident des années plus tard, en 1946, dans un essai intitulé *Almanach de l'agonie* :

Dictature du prolétariat.

Assurément une nouvelle sensibilité venait de naître. Rien de commun avec la conciliation. C'était

la dictature. L'ennemi était à abattre, sans exception. Tous les gens riches étaient mauvais. Tous les aristocrates étaient mauvais. Le sens de la droiture n'appartenait qu'aux pauvres, aux masses humiliées. J'étais favorable à la rébellion armée. Une révolution sans guillotine n'avait pas de sens.

Je ne faisais cependant pas partie du prolétariat. Mon rôle dans tout ceci était de me soumettre à la guillotine. J'étais un étudiant de dix-neuf ans. Dans ma classe à l'école, je me drapais dans une superbe solitude. Il n'y avait rien d'autre à faire, pensais-je, que de mourir. J'avalai une grande quantité de Calmotin, mais la mort ne vint pas.

Pour se remettre, il passa les vacances d'hiver dans une station thermale avec sa mère, période durant laquelle des membres de son journal d'étudiants furent arrêtés et renvoyés de l'école pour leurs idées de gauche.

Shûji fut reçu à ses examens en mars 1930 et, en avril, il s'inscrivit au cours de littérature française de l'université impériale de Tôkyô. Il prit une chambre dans une pension à proximité de la maison d'un de ses frères, Keiji, qui étudiait la sculpture aux Beaux-Arts. En mai, il rencontra Ibuse Masuji, qui n'était à l'époque qu'un écrivain prometteur, mais qu'il admirait profondément (celui-ci reconnut plus tard qu'il n'avait accepté de rencontrer Shûji qu'après avoir reçu une lettre de ce dernier le menaçant de se suicider s'il ne lui accordait pas une entrevue). Ibuse devint le mentor de Shûji et il allait être l'ami, le confident et le plus fidèle soutien de Dazai pendant tout le reste

de son existence. Vers la même époque, à la demande d'un ancien membre de la haute société de Hirosaki, Shûji commença à contribuer financièrement et à participer activement aux activités illégales du parti communiste.

En juin, Keiji mourut de la tuberculose (*Mes frères*) et Shûji ne suivit plus ses cours que de façon irrégulière. En octobre, Oyama Hatsuyo s'enfuit de la maison de geishas dans laquelle elle vivait à Aomori pour rejoindre Dazai à Tôkyô ; le mois suivant, Bunji, informé par la maison de geishas de la disparition de Hatsuyo, vint à Tôkyô pour mettre les choses au point avec son jeune frère : on lui permettait d'épouser Hatsuyo à condition qu'il coupe tout lien avec sa famille, libérant ainsi les Tsushima de toute responsabilité financière envers lui. Bunji ramena Hatsuyo à Aomori pour régler à la maison de geishas le prix de son affranchissement. Le 19 novembre, Shûji fut officiellement chassé de la famille. Neuf jours plus tard, il fit une deuxième tentative de double suicide en compagnie d'une jeune femme mariée de dix-neuf ans, Tanabe Shimeko, serveuse au Ginza Bar Hollywood, et qu'il n'avait rencontré que quelques jours plus tôt à Kamakura. Ils prirent une dose excessive de Calmotin et furent découverts allongés sur les rochers surplombant la mer, le matin suivant. Shimeko était morte, mais Shûji survécut. Il fut interrogé par la police, mais les poursuites contre lui furent abandonnées après l'intervention de la famille Tsushima. En décembre, Shûji et Hatsuyo se mariaient dans une station thermale.

En janvier 1931, Bunji et Shûji signèrent un contrat selon lequel Shûji devait recevoir une pension de cent

vingt yens par mois pendant les deux années suivantes, à condition qu'il ne quitte pas l'école, ne se fasse pas arrêter, ne gaspille pas l'argent, cesse toute relation avec les mouvements socialistes, et évite de se conduire de manière scandaleuse. Hatsuyo le rejoignit à Tôkyô en février. En dépit de sa promesse, Shûji continua à fréquenter le parti communiste, offrant son argent pour renflouer les caisses ainsi que sa propre maison qui servit même de bureau de liaison pour le parti. Il n'écrivait guère, bien qu'il composât des haïkus. Fin octobre ou début décembre, il passa une nuit en prison pour être interrogé sur ses activités politiques. Après cette nouvelle arrestation, il prit quelque distance avec le parti et cessa de contribuer financièrement à la cause (*Le train*).

Au début de juin 1932, Bunji apprit par la police de Kanagi l'arrestation de son frère l'année précédente et lui coupa brutalement les vivres. Dans le courant de juin, la police était de nouveau à la recherche de Shûji. Il dut se cacher et louer un appartement sous un nom d'emprunt. C'est là qu'il découvrit un jour que Hatsuyo n'était pas la jeune femme pure qu'il avait espérée lorsqu'il l'avait épousée. Ce fut pour lui une immense déception. Entre-temps, Bunji lui fit savoir qu'il était d'accord pour lui verser de nouveau sa pension à condition qu'il continue à étudier, qu'il se rende à la police d'Aomori et promette de cesser toute activité politique. Ce qu'il fit immédiatement.

De retour à Tôkyô, Shûji et Hatsuyo emménagèrent dans la ferme d'une propriété abandonnée; c'est là qu'il recommença sérieusement à écrire.

Tobishima Sadashiro, un journaliste, vieil ami de Keiji, habitait dans la maison principale avec sa femme et son fils. *Le train*, première nouvelle qu'il signa sous le nom de Dazai Osamu, fut publié en février 1933.

Tout au long de cette année et durant celle qui suivit, Dazai continua d'écrire fiévreusement les nouvelles qui devaient constituer son premier recueil, *Dernières Années*. Il passa le mois d'août 1934 chez des amis, dans la station balnéaire de Mishima, dans la péninsule d'Izu (*Un vœu exaucé*). La nouvelle qu'il écrivit à Mishima, *Romanesque*, fut publiée dans la première édition de *Fleur bleue*, un journal littéraire que Dazai créa avec d'autres artistes tels que Yamagishi Gaishi et Dan Kazuo, qui devaient devenir ses amis les plus proches.

Vers le mois de mars 1935, il était clair que les chances de Dazai de réussir à ses examens étaient nulles. Cela signifiait la fin de la prise en charge familiale. Il postula sans succès à un journal de Tôkyô. *Dernières Années*, son adieu au monde, était achevé, et il décida de nouveau de s'en aller pour de bon. En mars 1935, il retira toute sa pension de la banque et se livra à une nuit de débauche avec Kodate Zenshirô, un étudiant au Collège impérial des arts, frère cadet du mari de sa sœur. Ils se séparèrent à Yokohama où Dazai passa la nuit. Le matin suivant, Dazai se rendit dans les montagnes près de Kamakura où il tenta de se pendre. La corde rompit. Peut-être n'eut-il pas le courage d'aller jusqu'au bout. Il retourna à Tôkyô le soir même, des marques rouges au cou, pour retrouver Hatsuyo, Ibuse, Dan, Tobishima, et d'autres amis qui

l'attendaient avec inquiétude. Alerté par télégramme de la disparition de son frère, Bunji se trouvait là également. A la demande d'Ibuse, Bunji consentit à verser sa pension à son frère une année de plus. Moins de trois semaines après cet événement, Dazai fut hospitalisé pour une appendicite aiguë, qui évolua ensuite en péritonite. Il resta à l'hôpital durant trois mois et c'est là qu'il découvrit le Pabinal, un dérivé de la morphine. A sa sortie, Bunji loua pour lui une maison à Funabashi (préfecture de Chiba), où il devait vivre pendant un an et demi. Mais sa toxicomanie ne fit que s'aggraver, et il se mit à emprunter de l'argent à tout le monde pour se procurer sa drogue (*Paysage doré*).



Assis en partant de la gauche :
Dan Kazuo, Dazai, Yamagishi Gaishi, Kodate Zenchiro.
A la station thermale de Yuwara en septembre 1935.

En juillet 1935, deux nouvelles de Dazai, *A contre-courant* et *Fleurs de bouffonnerie*, furent nominées pour le prix Akutagawa (un prix littéraire prestigieux – l'équivalent du prix Goncourt en France). Il avait grand besoin de la reconnaissance et du prestige que pouvait lui apporter le prix. Mais il ne l'obtint pas. Peu après l'annonce des délibérations, en août, Yamagishi Gaishi le présenta au grand poète Sato Haruo, un juré du prix, qui accepta de devenir son mentor.

En septembre, Kawabata Yasunari, un autre juré, publia un compte rendu dans lequel il avait écrit : « Personnellement, je pense que les nuages de scandale suspendus au-dessus de la vie privée de Dazai nuisent à son génie. » Dazai entra dans une épouvantable colère et répondit le mois suivant en publiant une lettre ouverte intitulée « A Kawabata Yasunari », dont voici quelques extraits : « Je le poignarderai. Ce n'est qu'un scélérat. » Ce à quoi Kawabata répondit par un texte : « A Dazai Osamu, à propos du prix Akutagawa », dans lequel il s'excusait, mais le blâmait en même temps pour « ses illusions et ses soupçons injustifiés ».

En décembre, Dazai reçut une carte postale de Sato Haruo faisant allusion au second prix Akutagawa qui disait : « Cette fois les cinq cents yens seront à toi. » En février 1936, Dazai envoya une lettre à Sato : « Si je reçois le prix Akutagawa, je pleurerai de gratitude et de compassion pour les autres. Je serai capable d'endurer toutes les souffrances et de continuer à vivre... S'il vous plaît, aidez-moi. » Sato répondit immédiatement, mais seulement pour ordonner à

Dazai de suivre une cure de désintoxication. Deux jours après, Dazai entra à l'hôpital ; il devait y passer une dizaine de jours, mais s'en échappa pour, durant deux nuits, boire et s'injecter de la morphine. Il quitta l'hôpital sans être guéri. En définitive, le deuxième prix Akutagawa ne fut pas attribué.

Dernières Années fut publié en juin 1936. En août, Dazai apprit que ce roman était en compétition pour le troisième prix Akutagawa. Cette fois, Dazai partait grand favori. Il se rendit à Minakami et, pendant son séjour, il apprit qu'il venait d'être disqualifié pour avoir été déjà nommé pour ce même prix. Excédé, il écrivit un pamphlet accusant Sato de l'avoir déçu et y joignait une nouvelle intitulée *Genèse* qui fut publiée en octobre. Un mois plus tard, Sato publia *Le Prix Akutagawa*, dans lequel il fit un portrait de Dazai le présentant comme un être paranoïaque et drogué. Celui-ci ne remporterait jamais ce prix tant convoité. Mais la notoriété qu'il venait d'acquérir lui avait donné un nom auprès du public.

Le 7 octobre 1936, Hatsuyo rendit visite à Ibuse Masuji pour l'informer de l'état de plus en plus critique de Dazai, et pour lui demander d'essayer de le convaincre d'accepter une autre hospitalisation. Ibuse acquiesça et rejoignit Dazai à Funabashi le 12 octobre, pour le convaincre le jour suivant de se faire interner. La même nuit, il fut conduit dans un hôpital psychiatrique à Itabashi, où il fut enfermé dans une chambre. Pendant une semaine, il déchira ses habits, brisa les vitres, écrivant sur les murs, s'en prenant aux médecins et aux infirmières. Aucune visite ne lui fut accordée durant ce séjour. Hatsuyo,

qui n'était pas autorisée à voir son mari, eut une liaison avec Kodate Zenshirô, qui lui-même était interné dans un autre hôpital pour avoir tenté de se suicider en s'ouvrant les veines.

Dazai sortit le 12 novembre. Bunji dut venir à Tôkyô pour l'occasion, et une fois de plus Ibuse et d'autres durent le convaincre de poursuivre son aide financière, pour trois ans cette fois. (En fait, l'argent lui fut versé jusqu'à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, lorsque Dazai déclara qu'il n'en avait plus besoin.) Quand il revint à Tôkyô, en mars 1937, Kodate apprit à Dazai sa liaison avec sa femme. A la mi-mars, Dazai et Hatsuyo firent une nouvelle double tentative de suicide au Calmotin, à laquelle ils survécurent tous les deux. Ils se séparèrent pour ne plus jamais se revoir. Officiellement divorcé en juin, il emménagea dans une pension de famille bon marché ; Hatsuyo fut hébergée pour un temps par Ibuse. (On dit que Hatsuyo retourna à Aomori, puis vécut à Hokkaido, puis en Chine, travaillant comme serveuse. Elle mourut à Tsingtao en 1944 à l'âge de trente-trois ans.)

L'année suivante, Dazai publia peu. Puis, en 1938, vint *Un vœu exaucé*, point de départ d'une autre période de grande créativité littéraire pour lui. A la mi-septembre, sur les conseils d'Ibuse Masuji, il fit une retraite dans les montagnes de Misaka, dans la province de Kôshû (préfecture de Yamanashi), un endroit retiré du monde avec une vue extraordinaire sur le mont Fuji (*Cent vœus du mont Fuji*). Il allait y passer soixante jours sans cesser d'écrire.

Ibuse, déterminé à trouver une épouse de qualité pour Dazai, le présenta à Ishihara Michiko, une jeune

femme qui vivait à Kôfu, et leur mariage fut promptement décidé. Dazai revint des montagnes à la mi-novembre pour séjourner dans une auberge de Kôfu (*I can speak*) et le 8 janvier 1939, il épousa Michiko dans la maison d'Ibuse à Tôkyô. Ils retournèrent à Kôfu le même jour pour s'installer dans une petite maison qu'ils avaient louée à proximité de la ville. Les huit mois qui suivirent furent productifs pour Dazai et lui procurèrent la stabilité et le repos qu'il n'avait jamais connus. La première œuvre qu'il composa dans sa maison de Kôfu fut *Paysage doré*. *Toute plaisanterie mise à part*, *Belle enfant* et *Le chien* virent également le jour à la même époque.

Dazai et Michiko déménagèrent ensuite dans la banlieue proche de Tôkyô en septembre 1939. En septembre, il assista à une manifestation réunissant les artistes de la préfecture d'Aomori vivant à Tôkyô. Il s'y enivra et se donna en spectacle en se ridiculisant aux yeux de l'assistance (*Il y a tout de même une Providence*).

Au Jour de l'An 1940, Dazai rendit visite à son ancien mentor Sato Haruo pour la première fois en quatre ans. Il évoque la rencontre dans *Huit tableaux de Tôkyô* qu'il écrivit en juillet de la même année.

La première fille de Dazai, Sonoko, naquit en juin 1941. En août, Dazai retourna dans sa maison familiale de Kanagi pour la première fois depuis dix ans pour revoir sa mère, gravement malade. (Il s'y rendra de nouveau avec sa femme et sa fille en octobre 1942, à la mort de sa mère.) Pendant la guerre du Pacifique, les censeurs gardèrent un œil soupçonneux sur Dazai, et les maisons d'édition

hésitèrent à lui demander des manuscrits. Néanmoins, il demeura fort prolifique et publia plus de vingt nouvelles et plusieurs autres livres plus importants, comme *Tsugaru*.

Le fils de Dazai, Masaki, vint au monde en août 1944. En novembre de la même année, Tôkyô connut les premiers bombardements aériens et, en mars 1945, Dazai escorta femme et enfants chez sa belle-famille à Kôfu. Il revint seul à Mitaka, mais peu de temps après sa maison fut endommagée par une bombe et il rejoignit sa famille à Kôfu. Le 7 juillet, au petit matin, Kôfu fut bombardé (*L'aurore*) et la maison détruite. Trois semaines plus tard, la famille Dazai partit pour Kanagi. Peu après, la bombe atomique fut lâchée sur Hiroshima et, le 15 août, l'empereur Hirohito annonçait la reddition du Japon.

Dazai s'installa dans un pavillon sur la propriété des Tsushima. Tout en écrivant énormément, il renoua quelques liens d'amitié avec de vieux amis et donna quelques conférences. Il devait séjourner quinze mois à Tsugaru (*Le jardin – Pa-pa*).

Dazai et sa famille retournèrent à Mitaka en novembre 1946 et, en décembre, il loua un bureau pour y travailler, à côté de la poste de Mitaka. La première des nouvelles qu'il écrivit à son retour fut *Merry Christmas*.

En janvier 1942, une femme nommée Ota Shizuko lui avait rendu visite. Par la suite, Shizuko et Dazai s'étaient revus et avaient entretenu une correspondance passionnée pendant la retraite de Dazai à Tsugaru. Elle espérait devenir écrivain et Dazai l'avait encouragée à tenir un journal intime. A la fin

février 1947, Dazai lui rendit une visite de cinq jours à sa maison de Shimo Soga, préfecture de Kanagawa. Il emprunta le journal intime de la jeune fille qui lui inspira son roman *Soleil couchant*¹.

Le 27 mars, Dazai fut présenté à une jeune veuve, Yamazaki Tomie. Tomie était une esthéticienne qui avait perdu son mari pendant la guerre, une dizaine de jours après leur mariage. Elle envisageait de mettre fin à ses jours. Le 30 mars, la seconde fille de Dazai, Satoko (qui devint par la suite le grand écrivain Tsushima Yûko) vit le jour. C'est à peu près à la même époque qu'Ota Shizuko apprit à Dazai qu'elle attendait un enfant de lui.

Dazai acheva *Soleil couchant* en juillet 1947. Sa santé se détériorait rapidement. Il toussait, crachait du sang, souffrait d'insomnie, et buvait plus que jamais. Cet automne-là, l'appartement de Yamazaki Tomie devint son lieu de travail. Celle-ci était son infirmière, sa secrétaire, et fut véritablement sa compagne jusqu'à la fin. En novembre, Ota Shizuko donna naissance à une fille et, à la demande du frère de Shizuko, Dazai reconnut l'enfant. La publication de *Soleil couchant*, qui devint un best-seller, acquit à l'auteur, déjà très populaire, une immense célébrité, en dépit des réserves d'écrivains en vue qui persistaient à le juger comme un auteur frivole et insignifiant. En mars 1948 fut publié *Narcissisme et cigarettes*, violent et rancunier assaut verbal dirigé contre Shiga Naoya, qui trônait au sommet de l'institution littéraire japonaise. En mai, *Cerises* fut

1. *Soleil couchant* et *La Déchéance d'un homme* sont publiés aux éditions Gallimard (L'imaginaire).



L'actrice Seki Chieko interviewant Dazai pour un magazine populaire (printemps 1947).

publié, *La Déchéance d'un homme* achevé et Dazai entreprit d'écrire ce qui devait être son dernier roman, inachevé, *Goodbye*.

Dans la nuit du 13 juin 1948, Dazai et Tomie se noyèrent ensemble dans le canal de Tamagawa.

On ne retrouva les corps que le 19 juin (39^e anniversaire de la naissance de l'écrivain).

RALPH F. MC CARTHY

Mes frères

A la naissance de Shûji en 1909, la vaste maison familiale des Tsushima abritait quelque dix-sept membres de la famille, et environ un même nombre de serviteurs. Son frère aîné Bunji devint le chef de famille au printemps 1923, à la mort de leur père survenue à Tôkyô, peu de temps après sa nomination à la Chambre des pairs, alors que Shûji allait entrer au collège d'Aomori.

En novembre 1925, Shûji, son plus jeune frère Reiji, et quelques autres écoliers créèrent *Mirage*. Shûji allait éditer et contribuer à l'écriture de nouvelles, d'essais publiés dans ce petit journal littéraire, pendant les douze mois de sa brève existence. Keiji, le plus jeune des trois frères aînés de Shûji, trouvait ce journal infantile et suggéra à son cadet des histoires plus « adultes ».

Reiji, qui n'est pas cité dans *Mes frères*, mourut de septième en janvier 1929, à l'âge de dix-sept ans. Keiji décéda de tuberculose le 21 juin 1930.

A la mort de mon père, le plus âgé de mes frères, qui venait de sortir de l'université, avait vingt-cinq ans, le suivant en avait vingt-trois, le troisième vingt, et moi, quatorze. Avec moi, tous mes frères furent pleins d'attentions et agirent vraiment en

adultes, si bien que je ne ressentis pas le moins du monde le deuil qui venait de nous frapper. L'aîné se comporta en tous points comme un père, et le second comme un oncle qui jamais ne ménageait sa peine : j'usai et abusai de leur indulgence. Avec le sourire, ils me passaient tous mes caprices, toutes mes fantaisies... Sans jamais me parler de ce qui pouvait les occuper, ils me laissaient agir à ma guise. Et pourtant, Dieu sait combien ils pouvaient avoir de soucis : il leur fallait recueillir l'héritage – plus d'un million de yens ! – et aussi sauvegarder tout ce que mon père pouvait avoir eu d'influence politique : pour ce faire, que d'efforts invisibles ils devaient déployer ! Pas d'oncle pour les aider : personne sur qui s'appuyer ! A vingt-cinq et vingt-trois ans, ils n'avaient d'autre ressource que d'unir leurs forces et d'aller de l'avant. A vingt-cinq ans, l'aîné devint maire : il commença à faire son chemin dans la politique, et à trente et un ans il entra au conseil préfectoral : c'était, disait-on, le plus jeune conseiller du pays ! On parlait de lui dans les journaux : on l'appelait « le prince Konoe¹ de la préfecture d'A. », et il y avait même des caricatures de lui ! C'est dire la notoriété qu'il avait su acquérir !

Mon frère aîné, pourtant, avait toujours l'air mélancolique : ses aspirations étaient ailleurs. Sa bibliothèque était remplie de livres divers : tout Wilde, tout Ibsen – sans compter les œuvres de plusieurs dramaturges japonais. Lui-même écrivait des pièces,

1. Konoe (Fumimarô) : homme politique (1891-1945). Il participa à la conférence de la paix de 1919, fut deux fois Premier ministre (1937-1939, 1940-1941), et se suicida en 1945.



Les frères de Tsushima en 1923.

Assis à partir de la gauche : Keiji, Bunji, Eiji (respectivement les troisième, premier et second frères aînés de Dazai).
Debouts : son jeune frère Reiji et Shûji (Dazai).

et, de temps à autre, rassemblait ses frères et sœurs pour leur lire une de ses œuvres : à de tels moments, une joie venue tout droit du cœur illuminait son visage. J'étais jeune alors – trop jeune pour bien comprendre –, mais il me semblait que presque toutes ses pièces avaient pour thème la cruauté du destin. Il y en avait une, assez longue, qui s'appelait *La Lutte* ; aujourd'hui encore, je puis me rappeler très clairement quels en étaient les héros, et imaginer jusqu'à leurs traits.

L'aîné avait trente ans lorsque nous fîmes paraître en famille une revue au titre bizarre : *Vertes Années*. Le rôle de rédacteur en chef incombait au troisième

de mes frères, qui apprenait alors la sculpture. C'était lui qui, tout seul, avait trouvé le titre : *Vertes Années*, et il en était apparemment très fier. Il avait aussi fait l'illustration de couverture : une espèce de dessin surréaliste – un peu n'importe quoi ! – parsemé au hasard de paillettes argentées : de la peinture abstraite...

Pour le premier numéro, l'aîné me dicta un texte : *Le Riz*. Je revois la scène : nous étions à l'étage, dans une pièce aménagée à l'occidentale. Lui, les mains croisées derrière le dos et le regard tourné vers le plafond, marchait lentement, de long en large.

— Prêt ? Oui ? Alors... on commence !

— Quand tu voudras.

— *Cette année, j'aurai trente ans. Confucius dit qu'à cet âge « on est debout » ; mais pour moi, c'est bien loin d'être le cas : je suis en position instable. En moi-même, je ne me sens plus de raison de vivre. Pour forcer le trait, je dirai qu'en dehors des moments où j'absorbe mon « riz » quotidien, je ne vis pas. Quand j'emploie le mot riz, ce n'est pas pour symboliser la vie, ni au sens de « volonté de vivre ». C'est au sens propre : je désigne bien le bol de riz qui est là, devant moi ! Et je parle de la sensation que j'éprouve au moment même où je mâche des grains de riz : une satisfaction animale... quelque chose de très terre à terre...*

Je n'étais encore qu'un collégien ; mais en prenant sous la dictée une pareille confession, je ressentais moi-même, très profondément, la souffrance qui accablait mon frère. *Le prince Konoe de la préfecture d'A.* et autres expressions flatteuses : tout cela, me

disais-je, n'était que sottises ; en réalité, mon frère dissimulait une tristesse insoupçonnée...

Le deuxième de mes frères ne donna aucune contribution à ce numéro de la revue ; mais c'était un lecteur fervent de Tanizaki depuis le début – et aussi d'un autre écrivain : Yoshii Isamu. Il tenait bien l'alcool, et avait un tempérament de chef. Jamais la boisson ne lui faisait perdre ses moyens : il jouait auprès de mon frère un rôle de conseiller, et, sérieux comme il l'était, s'entendait à résoudre tous les problèmes ; c'était la discrétion même.

Celui qui part vers les lumières rouges des quartiers chauds pour ne pas revenir...

C'est moi, oui, c'est bien moi !

Peut-être, en secret, aimait-il l'ardeur virile qu'il y avait dans ces mots du poète. Un jour, dans la presse régionale, il avait publié un article sur les pigeons ; cet article était accompagné d'une photo de lui, très récente.

« J'attends votre avis ! Vous ne trouvez pas que, sur cette photo, j'ai l'air moi aussi d'un écrivain – que je ressemble à Yoshii Isamu ? » avait-il dit pour plaisanter, en nous montrant le journal. Son visage était très beau et rappelait celui de l'acteur Sadanji. L'aîné, lui, avait les traits fins, comme l'acteur Shôchô – c'était du moins ce que nous disions entre nous. Mes frères étaient pleinement conscients de ces ressemblances et, quand ils avaient bu, ils s'amusaient parfois à imiter la diction du kabuki et à se renvoyer des répliques

tirées de pièces dans lesquelles jouaient ces deux acteurs : *Suicide amoureux sur le mont Toribe* ou *Le Fantôme aux assiettes*.

Parfois, les échos de leur jeu parvenaient jusqu'à l'oreille de mon troisième frère, étendu sur un divan dans la pièce à l'occidentale qui était à l'étage : celui-ci se mettait alors à ricaner. Il suivait des cours dans un établissement artistique, mais comme il était de santé fragile, il ne se consacrait à la sculpture qu'en dilettante ; ce qui le passionnait, c'était le roman. Il avait beaucoup d'amis férus de littérature, et avec lesquels il participait à la publication d'une revue : *Carrefour*. Lui-même faisait les illustrations de cette revue, et il lui arrivait aussi d'y publier des récits sans grande profondeur (l'un s'appelait, par exemple : *Tout finit par des sourires gênés...*). Son nom de plume était Yumekawa Riichi ; nous autres, ses frères et sœurs, trouvions ce pseudonyme affreux – ce qui nous plongeait dans l'embarras, quand cela ne déclenchait pas notre hilarité... Il s'était fait faire des cartes de visite sur lesquelles était imprimé, en caractères latins : UMEKAWA RIICHI ; il m'en donna une un jour, non sans une certaine coquetterie ; et en lisant le nom d'Umekawa, je réagis par la surprise :

— Mais... ton nom, c'est Yumekawa ! Ce n'est pas une erreur d'imprimerie ?

— Ah ! zut alors ! c'est vrai : ce n'est pas Umekawa ! répondit-il, en rougissant.

Et dire qu'il avait déjà distribué des cartes à ses amis et aux anciens de son école, et qu'il en avait même laissé dans les cafés qu'il fréquentait ! Ce n'était pourtant pas une faute de l'imprimeur :

apparemment, c'était mon frère lui-même qui avait indiqué cette transcription : la lettre *u* pouvant, en anglais, être prononcée « *yu* », il s'agissait d'une erreur assez banale. Mais cela acheva de le ridiculiser à nos yeux : et nous l'appelâmes dès lors, entre nous, *maître Umekawa*, ou encore *maître Chûbei*... Ce frère n'était pas en bonne santé : cela fait dix ans qu'il est mort, à l'âge de vingt-huit ans. Son visage était d'une surprenante beauté. Dans une revue destinée aux filles, que mes sœurs lisaient à l'époque, il y avait tous les mois, en frontispice, des illustrations dues à un certain Fukiya Kôji, et qui représentaient des jeunes filles aux grands yeux et à la taille fine. Mon frère leur ressemblait de manière frappante ; je me laissais parfois aller à regarder son visage, et je ressentais alors, non pas de la jalousie, mais un curieux picotement de joie.

Le fond de sa nature était sérieux – et même sévère et discipliné –, mais du point de vue de ses choix esthétiques, il vouait un véritable culte aux précieux et aux burlesques – qui, paraît-il, avaient été très en vogue dans l'ancienne France. Plein d'un mépris sans retenue pour les autres, il s'enfermait dans une solitude orgueilleuse.

Notre aîné, qui s'était marié, eut un jour une petite fille ; et au cours des vacances d'été suivant la naissance, on vit revenir au pays les oncles et les tantes de l'enfant, bien jeunes encore, et qui, pour l'occasion, étaient venus de Tôkyô, de H. ou d'A. – de toutes les villes dans lesquelles ils poursuivaient leurs études. Réunis autour de leur nièce, ils commencèrent à se la disputer, dans un véritable brouhaha.